

## Le train fantôme (VII)

Éric Méchoulan

Number 15, Spring 2008

Écrire entre bruit et silence

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/648ac>

[See table of contents](#)

---

### Publisher(s)

Cahiers littéraires Contre-jour

### ISSN

1705-0502 (print)

1920-8812 (digital)

[Explore this journal](#)

---

### Cite this article

Méchoulan, É. (2008). Le train fantôme (VII). *Contre-jour*, (15), 17–24.

# Le train fantôme (VII)

---

Éric Méchoulan

*C'est entre un sol boueux et un ciel sifflant de bombes que notre héros poursuivait au dernier épisode sa fuyante mission, songeant au rapport qu'il ferait à son patron Muysbrook dans le plus pur style administratif.*

\*

Pourquoi n'y avais-je pas pensé plus tôt ?, mais la pensée est une étrange machine, pas une machine du tout d'ailleurs, si on y réfléchit, et toutes les analogies mécaniques ne parviennent jamais à rendre compte du goût insatiable de la pensée pour le ressassement stérile des mêmes cogitations ni de l'éclair de génie qui, parfois, rarement, traverse les couches ankylosées des habitudes pour en rapprocher des éléments jusque-là épars, hétérogènes et paisiblement installés dans un confort sans lequel jamais une existence ne saurait être appelée sereine, il nous arrive ainsi de poser sur les rails de l'intelligence des tourbillons d'événements qui, du coup, donnent l'impression d'une direction (mais faut-il aller vers le nord ou vers le sud ?, pourrait encore se poser, dans la mesure où le propre des rails est quand même de n'offrir que deux seules possibilités, au moins en attendant d'éventuelles stations d'aiguillages) et la certitude d'une gare où les actions descendraient joyeusement des

wagons avant d'entrer avec une belle unité, comme une troupe de scouts toujours prêts, dans le buffet du sens — pourquoi n'y avais-je pas pensé plus tôt ? est en fait une question rhétorique, autrement dit, une question sans réponse particulière qui n'entraîne pas tant une réflexion soutenue sur les causes qui ont empêché notre cerveau d'additionner deux et trois plutôt que l'habituel deux et deux, qu'une manière de déterminer une action à venir à la façon dont Archimède s'est exclamé Euréka en voyant le savon qu'il avait pourtant enfoncé avec son pied au bout de la baignoire sortir de l'eau avec une force dont il pouvait instantanément mesurer la proportionnalité avec celle qui l'y avait plongé, de là en tirer la conclusion que la pensée ressemble à un savon glissant pourrait être une bonne idée, même si elle ne nous renseigne en rien sur ce qu'avait trouvé notre héros (pour le connaître, la meilleure manière étant encore d'attendre tout simplement la phrase suivante). Pourtant, la phrase suivante (celle-ci donc) ne va pas éclairer tout de suite la pensée lumineuse du protagoniste, car une pensée ne consiste pas seulement dans la production inattendue et brévisissime d'une idée, mais dans la concaténation de microscopiques événements dont certains remontent à fort loin dans le temps, parfois même bien au-delà de notre naissance, tant nous ne pouvons penser sans le travail des siècles et même des millénaires (à quoi servirait sinon d'arpenter encore les labours ouvragés de Parménide ou d'Héraclite, je vous le demande), ce qui nous oblige à considérer que l'éclair de génie éclaire certes son paysage immédiat tout en étant le résultat de processus électriques aux cheminements hétéroclites et incongrus, par là même son intensité lumineuse est proportionnelle à un ensemble de petites productions d'ombre qu'il nous faut maintenant retracer, même si l'explication que contient cette phrase est aussi une interprétation de la pensée soudaine du protagoniste et, en ce sens, répond bien à la demande du lecteur de savoir enfin ce que recouvre son énoncé rétroactivement programmatique : pourquoi n'y avais-je pas pensé plus tôt ?, car cette fausse question ne suppose pas que la réponse se trouvait de tout temps déjà présente et qu'un coup d'œil par-dessus l'épaule du présent aurait suffi à l'y repérer, dans la mesure où un tel geste d'obédience orphique ne génère jamais que la disparition dans les Enfers de l'Eurydice de la

pensée, cette question illusoire témoigne plutôt qu'il n'aurait pas été possible d'y penser plus tôt, puisque le possible naît du réel, par une intentionnalité rétrospective, et non la réalité d'une sélection a posteriori dans le champ des possibles, voilà pourquoi cette interrogation est en fait une affirmation qui nous amène à recenser au moins quelques-uns des éléments du passé qui s'y trouvent condensés (avec l'avantage certain de résumer un peu notre histoire et de faire le point avec le compas des mots sur l'horizon fuyant des lecteurs) : notre protagoniste avait reçu une mission d'un nommé Muysbrook, il devait éliminer une jeune femme, répondant au nom de code de Cible préférée, aussi, après l'avoir repérée dans un buffet de gare, avait-il habilement lié conversation avec elle en se faisant passer pour un certain professeur Mechoulan, et grâce aux avantages inhérents à la communication humaine, il était parvenu à apprendre que ce professeur Mechoulan était mort et que c'était justement la Cible préférée qui l'avait envoyé *ad patres*, sur ces entrefaites un train entra en gare et ils le prirent donc (que faire d'autre d'un train dans une gare ?) en compagnie suspecte d'un nommé Protago qui ressemblait à Muysbrook et qui trimbalait dans sa valise des dossiers manifestement compromettants, dont un sur le professeur Mechoulan qu'il n'avait pas retrouvé entièrement, pendant leur sommeil, la jeune femme avait disparu et une envie terrible de pisser était apparue à sa place, le train s'arrêtant opportunément, le protagoniste parvint à se soulager, mais il grimpa dans un autre wagon en partance, plein de misérables manifestement déportés dans un état déplorable, c'est dans ce wagon qu'une jeune femme fut obligée de monter à un autre arrêt du train en rase campagne, elle ressemblait beaucoup à la Cible préférée sans qu'il soit possible de l'identifier avec certitude, le temps que cette assurance soit prise, le train s'arrêtait de nouveau (que fait d'autre un train que de s'arrêter périodiquement, même si celui-ci semblait bouder les gares et leur préférer des stations plus champêtres) pour papoter avec le Tél-Train lui-même où officiait l'animateur bien connu, le délicieux Platon, qui convoqua parmi les joueurs notre protagoniste, celui-ci parvint à s'en sortir tandis qu'une des joueuses perdait sa vie dans un des wagons de l'état civil au moment où, cherchant des traces des nouveaux sophistes,

elle avait brièvement saisi la fiche du professeur Mechoulan sans permettre d'en déchiffrer les éléments d'identité, puis, côte à côte, pour autant que le permettaient des rails provisoirement parallèles, les deux trains repartirent avec l'animateur, d'un côté, dans son wagon télévisé, et le protagoniste, de l'autre, dans sa merde à bestiaux, différence notable qui n'empêcha pas le même traitement : quelques mitraillages et bombardements de la part d'intempestifs attaquants qui, quatre wagons détruits et une centaine de morts plus tard, se retirèrent dans les montagnes, avant que les soldats ne rejoignent leurs postes dans les trains et ne raccompagnassent *manu militari* les déportés, dont le protagoniste et cette jeune femme dont on ne savait encore si elle était bien la Cible, jusque dans leurs wagons qu'ils fermèrent hermétiquement, et c'est là dans l'odeur nauséabonde qui le prenait à la gorge (ce qui généralement n'aide pas la cogitation), encore tout tremblant des bombardements (ce qui est également peu propice à la réflexion) et inquiet de se trouver amalgamé à un contingent de déportés hasardeux (ce qui risquait de limiter drastiquement le champ de ses investigations intellectuelles) que l'idée prolongea les mouvements invisibles de tous ces multiples éléments comme les fils d'une marionnette trouvent leur unité dans la main d'un homme : puisque la Cible préférée prétendait avoir liquidé le professeur Mechoulan, pour pouvoir l'identifier elle avec assurance, il suffisait de s'informer sur ce professeur et, par lui, de remonter jusqu'à sa meurtrière, voilà qui était tout simple !, à condition bien sûr de pouvoir s'extirper de la situation compromettante dans laquelle il se trouvait : le train de prisonniers, son habituel atermolement et la pluie, oui la pluie qui avait commencé depuis longtemps, la veille au soir au moins, et toute la nuit il avait plu, et au matin, la pluie avait fait comme si elle ne savait pas que c'était un autre jour, elle avait continué, dépassant le midi comme si le midi n'était rien qu'une heure comme les autres, qui ne séparait pas la matinée de ce qui la suivait, et elle était restée à courir comme une folle dans le vent jusqu'au soir, avant de s'arrêter enfin, épuisée, et de se figer dans une brume épaisse, aux gouttelettes retenues, une condensation amère qui paraissait encore pire, comme si ses muscles s'étaient contractés sous l'effet de la douleur et tous nos corps

avec elle semblaient crispés, nous ne sentions plus que le roulis du train et la nausée qui venait se nouer dans le ventre, avec toute son arrogance de parvenue, épuisé par le manque de sommeil, j'avais allongé ma tête en arrière, fermé mes yeux et peu à peu j'avais senti mon corps se détacher de moi, ou inversement ce que je pouvais encore appeler un moi flotter comme un doublon à l'entour de mon corps ordinaire, j'avais l'impression de flotter dans les vêtements soudain trop larges du moi, et dans ce petit espace venaient se glisser les mille choses de l'existence, la mienne bien sûr et celle des autres, de tous les autres, même les morts arrivaient avec leurs carcasses déjantées et leurs petites histoires, il y avait toutes les petites filles de l'école qui faisaient une ronde labyrinthique, des vieilles au dos cassé qui avançaient péniblement sur des trottoirs indéfinis, quelques messieurs bien habillés costume sombre cravate chaussures de cuir reluisantes assis à l'ombre de parasols fleuris par la publicité de liqueurs qui n'existaient plus, des gens couraient tristes ou gais, s'embrassaient et s'engueulaient, et je croyais entendre le sifflement amer de leurs pensées, leurs vies qui s'éloignaient, des larmes ici qui coulaient ailleurs, qui demeuraient prisonnières des yeux brouillant tout, les droites parallèles des avenues se rejoignaient dans le creux transparent de mon mince infini comme les mots d'un livre rejoignent sagement le peu profond espace entre le lecteur et l'écrivain. Pourtant, un train finit toujours par s'arrêter quelque part et trouver enfin son terminus, étrangement nous devenions peut-être plus inquiet de cet arrêt final que de la poursuite de ce trajet indéterminé. Le train s'arrêta donc. Il était entré directement dans d'anciens abattoirs, qui maintenant sont un marché des personnes disparues. Autrefois, dans les trains transfigurés par le luxe ou par la marchandise qui traversaient l'Europe, les villes claquaient comme des drapeaux à leur passage, que l'on aille des villes de brumes et de poussière industrielle jusqu'aux cités presque orientales enturbannées de soleil, en passant par les villes de lumière et de nuit, de calcaire et de basalte, de mystère et d'ennui, chaque ville avait son abattoir dans lequel le train finissait par entrer silencieusement et c'était une autre transfiguration qu'octroyait la machine à tuer en disant pour chacun : Celui-ci est mon enfant bien-aimé, qu'il meure dans la souffrance des

hommes ou bien Celui-ci est un moins que rien, qu'il crève plus tôt qu'il ne voudrait. Mais tout a changé maintenant que les gens sont morts et que les abattoirs ne servent plus qu'à se souvenir des disparus. Les portes s'ouvrirent les unes après les autres dans de grands fracas métalliques qui semblaient ne plus jamais finir, puis les chiens et les voix hurlantes prirent le dessus, l'Enfer était à nos pieds, nous y plongeâmes. Nos yeux se portaient partout, regardant avec avidité ce qui nous attendait, et comme ils discernaient peu de choses dans le vacarme et la poussière, dans ce jour couleur de cendre, ils cherchaient à déchiffrer ce qui manquait, imaginant le pire tout en se disant, Le pire c'est quand je ne pourrai même plus dire, Voilà le pire. Pour le moment, nous contemplions le désastre à venir, sans savoir le nommer, peut-être même du coup ne savions-nous même pas le regarder et nous attendions que le nom arrive par-dessus le bruit des hommes et la fureur des choses. Le train nous avait débarqués, un train est une machine qui suit ses rails, qui roule dessus à cœur joie et, cependant, sans émotion excessive, il va où le conducteur l'emmène, et le conducteur, lui, pas à cœur joie peut-être mais aussi sans émotion excessive, devait nous conduire là où on lui avait dit de nous conduire, machinalement, comme une pièce de la grande mécanique administrative — mais n'était-ce pas une image abusive que de faire de l'administration une machinerie ? et, du coup, de laisser aux conducteurs, aiguilleurs et chefs de gare, la satisfaction raisonnable de pouvoir n'être que des rouages dans une machine qui les dépasse... question qui a agité quelques personnes autrefois, les hommes sont plus obéissants que les chiens, parce qu'on ne fait pas appel au dressage de leur instinct, mais à leur intelligence, on leur permet de comprendre ce qu'ils font et leur portée pour le Bien Collectif, à partir de quoi, ils désirent par-dessus tout obéir aveuglément. Et là, nous obéissions sagement en faisant semblant de comprendre ce qui arrivait : deux files s'étaient formées pour passer dans le goulot d'étranglement de deux tables où se condensaient gardes et hommes à blouse blanche, ils examinaient les individus et les répartissaient dans des groupes qu'entouraient et dirigeait d'autres gardes, cela s'était déjà vu, et le résultat n'avait pas été enthousiasmant, fallait-il rejouer les mêmes scènes ? Peut-être étions-nous déjà tous morts et l'Enfer consistait alors à refaire les

mêmes ultimes pas avant que la nuit n'efface tout. Je passai dans la mâchoire des tables et fus dirigé vers le groupe de droite qui, aussitôt, se mit en marche vers un bâtiment large et sombre au bout d'une allée entourée de baraquements de bois pourri. Une fois arrivés dans le bâtiment, le hall ne fit rien pour ne pas paraître sinistre et ni les portes fermées ni le grand escalier de briques brunes n'y mirent du leur non plus. Nous étions une quarantaine d'hommes, aucune femme, à attendre en rond gardés par quatre gaillards costumés de noir et armés comme il se doit, quelques portes commencèrent à s'ouvrir, certains d'entre nous y furent introduits, je fus emmené seul au premier étage. On est toujours sensible aux privilèges, pour le meilleur ou pour le pire, et monter seul l'escalier constitua un moment de vertige, je l'admets, chaque marche, au fur et à mesure que je grimpai, se dissolvait comme une litanie de promesses politiques ou de divinités périmées. Sur le palier, je me retournai un instant pour contempler de haut le spectacle des ombres en bas qui rôdaient comme des invités pour un enterrement. Mais ce fut bref et je dus continuer vers une porte à double battant de bois de chêne, de l'autre côté un homme m'attendait, debout derrière son bureau, les mains croisées en bas du dos avec sous les paupières en forme de hameçon les petits vers des yeux chargés de m'hypnotiser, le gardien ouvrit la porte, j'entrai, il n'y avait personne. Puis, dans mon dos, je sentis une présence, quelqu'un me suivait, passait à côté de moi, s'asseyait sur un des fauteuils près de la fenêtre et me fis signe d'approcher. Il était très grand, très maigre, il se tenait droit sur son siège, sa tête semblait sortie d'un papa hippocampe et ses mains d'une maman chimpanzé, pour le reste son uniforme noir aux boutons d'argent ne me permettait pas de faire le lien entre les deux. Il sourit d'un sourire d'homme d'affaires, précis et circonstancié, un sourire qui ne perdait pas son temps à batifoler sur un visage pour rien, je n'avais qu'à attendre pour en connaître la signification en guise de facture. Vous êtes passé au jeu télévisé de Platon, n'est-ce pas ?, cette dernière interrogation étant manifestement superfétatoire, je ne fis même pas mine de commencer la moindre dénégation, et vous avez gagné, c'est rare. J'ai bien aimé votre réponse, je suis content de vous avoir chez moi, et puisque vous y êtes, je vais vous donner les moyens de mettre

en œuvre l'énoncé de principe auquel vous êtes arrivé : ce professeur Mechoulan, vous allez le liquider pour de bon (évidemment ce n'était pas le moment d'avouer qu'il était sans doute déjà entré dans le royaume des morts si j'en croyais ma Cible préférée ni même que j'en avais usurpé l'identité). Dans la ville près du camp, qui est une ville de haute culture, heureusement agrémentée d'un camp de travail, certains diront même, vous savez, un camp de la mort, mais c'est exagéré, des collègues à moi, qui ont l'avantage de se trouver dans des lieux moins connus, sont infiniment plus performants et je regrette bien d'avoir à ménager mes troupeaux, dans cette ville se trouvent registres et bibliothèques qui vous permettront sûrement de trouver où se niche cet insecte doctoral que vous écraserez ensuite pour ma satisfaction intellectuelle. La tête d'hippocampe, en guise de rire final, hennit comme seul peut le faire un animal marin : silencieusement, et les mains de chimpanzé se tordirent en l'air comme si elles essayaient de s'accrocher à une branche invisible. Quelle ironie tout de même que l'histoire, puisque ma décision de partir en quête du professeur Mechoulan pour mieux atteindre ma cible, sachant que, dans la vie des hommes, la ligne droite du raisonnement est toujours plus aléatoire que les entrelacs des digressions et des détours, trouvait maintenant le rail voisin de la contrainte administrative alliée à la folie humaine pour mieux faire avancer le train poussif de la recherche, images plutôt lourdes pour une fin de chapitre, mais c'est tout ce qui se présentait à mon esprit et il était trop tard pour y repenser, puisque le garde me poussait violemment en dehors du bureau.

[...La suite au prochain numéro...]